

## LA FEMME AUX PANTALONS À PONT

PAR PIERRE YBORRA

En 1918, la famille Lensky fuyant la misère quitte Brest-Litovsk pour Varsovie, accueillie par de la famille. Dix-huit mois plus tard, entassée dans des wagons bondés, elle rejoint la France en espérant des jours meilleurs. Les Lensky arrivent dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, la France a besoin de « bras » pour reconstruire un pays dévasté, ils sont affectés à la Compagnie des mines de Lens.

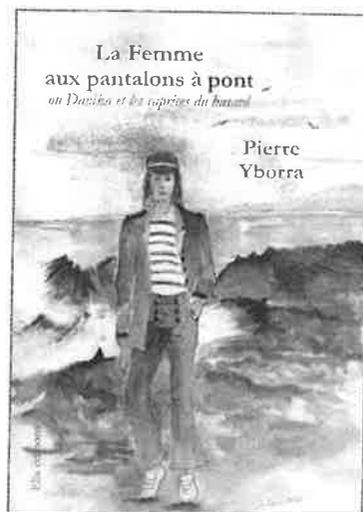
«...comme un troupeau de bovins qu'on sort d'un camion à bestiaux. Elle schlinguait, toute cette transhumance, des fragrances de dessous de bras, de culs sales, de gueules qui puent ».

Danika a alors 5 ans, grandit dans un coron, de plus en plus déterminée à « s'en sortir », ne plus être assignée à son identité polonaise, déterminée à être française.

Pragmatique et intelligente, jeune femme « bac en poche », elle profite sans hésiter de l'opportunité d'aller à Paris. Brillante, elle y trouve un travail chez Citroën. Sa belle silhouette, sa grande taille attire l'attention du responsable du Cabaret de Paris qui l'engage pour un rôle « en dehors de ses heures de travail ».

Le récit retrace l'histoire de l'Europe de 1918 à 1940, année de la rencontre de Danika devenue Danièle avec Fernand, militant contre l'occupation. Fernand est contraint de fuir à Alger, elle le suit, y trouve un travail et y reste jusqu'en 1958, voisine puis amie de la mère du narrateur. Le récit historique s'y déplace alors.

C'est l'histoire d'une femme qui ne veut plus être ballottée par « le vent de l'histoire », a perdu toute illusion, reste lucide, oui, bien plus lucide que nombre des Français d'Algérie en 1958.



Ella édition,  
284 pages, 21 €.

« Elle se gardait, notre amie, comme un vieux crabe, elle se méfiait de tous les beaux parleurs, elle voyait des stratagèmes derrière chaque mot, chaque phrase. Elle les connaissait, elle les avait vu à l'œuvre depuis son plus jeune âge : Polonais, Russes, Allemands, Français, et les autres... Pas un pour racher l'autre ».

Vous l'avez deviné, le style sera surprenant pour certains : désinvolture et humour pour évoquer les événements, et le tragique. Un peu de Céline ? de Boudard ? Parfois de San Antonio ?

Hélène Sugier

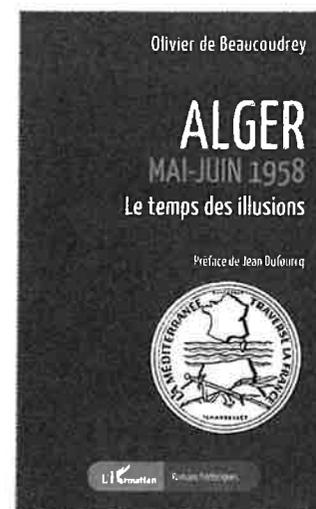
## ALGER MAI-JUIN 1958. LE TEMPS DES ILLUSIONS

PAR OLIVIER DE BEAUCOUDREY

Pour nous, qui avons vécu l'issue tragique de l'Algérie française, la lecture de « Alger mai-juin 1958. Le temps des illusions » laisse un goût amer. Celui de l'espoir brisé après l'élan de fraternisation de

mai-juin 1958. Oublions un instant ce ressentiment pour saluer la valeur historique du livre d'Olivier de Beaucoudrey. Il n'a que 9 ans en 1958, mais conserve précieusement journaux, tracts, documents. Il invente un narrateur, Joseph Colosimo, jeune journaliste à *L'Écho d'Alger*, pour raconter ce moment-charnière.

L'amiral Jean Dufourcq résume dans sa préface : « Ce mois effervescent et tragique » vit l'appel au général De Gaulle, la chute de la IV<sup>e</sup> République, et, à terme, la fin de l'Algérie française. En couverture, un tract célèbre : « La Méditerranée traverse la France de Dunkerque à Tamanrasset ». Le récit mêle vie quotidienne, dialogues vivants et reconstitution fidèle des faits. On y croise des personnages attachants, parmi lesquels Suzy,



L'Harmattan,  
286 pages, 24 €.